

En 1902, à la dispersion des religieux, il trouva un asile chez nos Pères anglais à Clevedon.

Il y vécut dans une régularité exemplaire qui édifiait grandement ses confrères anglais, et dans les exercices ininterrompus de la piété et de l'étude. Il savait assez d'anglais pour exercer un peu de ministère à l'intérieur ; mais pour l'extérieur, c'était l'inaction forcée. Toutes ces causes, l'humidité du climat, de pénibles épreuves intérieures, les imprudences que sa robuste santé lui avait précédemment suggérées déterminèrent une maladie de poitrine que tous apprirent avec stupeur et à laquelle les médecins eux-mêmes ne voulurent d'abord pas croire. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence : tous les soins lui furent prodigués en Angleterre, jusqu'au jour où l'on déclara qu'un seul remède restait, c'était l'air natal.

Le malade vint alors au Val-d'Ajol, dans sa famille qui lui prodigua les soins les plus tendres et les plus dévoués, tandis que M. le curé entourait fraternellement son âme des secours spirituels les plus attentifs.

Une dernière ressource existait encore : un pèlerinage à Lourdes. Le P. Bernard ne se fit pas faute de l'entreprendre, en qualité de malade, avec le pèlerinage lorrain. Il en revint avec un mieux sensible, et se crut ramené des portes de la mort ; il put célébrer la sainte messe dans son petit oratoire assez souvent. Mais un jour le mal le reprit plus terrible qu'auparavant ; il s'en prit à lui-même, disant qu'il aurait dû avoir assez de confiance en Marie pour ne plus prendre de remèdes : or il s'était laissé persuader par le médecin et en avait repris !

Il se prépara de nouveau à mourir. Une de ses dernières consolations fut la visite du T. R. P. Provincial, qui traversant la France pour se rendre au Chapitre général ne manqua pas d'aller voir son ancien condisciple, devenu son fils depuis de longues années.

Le T. R. Père passa avec lui de longues et précieuses heures, édifié de sa joyeuse résignation, de son humilité, de sa toujours tendre piété, de son attachement à l'Ordre et de son esprit de soumission à l'obéissance.

A l'occasion de cette visite, en juin, le malade fut transporté dans un hospice voisin, à Xertigny, où un changement d'air pouvait lui être favorable. De plus il trouvait là des religieuses qui continueraient les soins attentifs de ses propres sœurs et permettraient à celles-ci de prendre un peu de repos.

Ce changement fut providentiel ; il permit au malade de dire plus facilement chaque jour la sainte messe, de visiter assidûment le saint Sacrement reposant en face de sa chambre et de mourir enfin dans une maison religieuse entouré d'âmes consacrées au Seigneur, qui remplaçaient ses frères exilés et priaient pour lui et avec lui.